

cahiers littéraires internationaux

phœnix

PARUTION TRIMESTRIELLE
Automne 2015 – numéro 19

Bruno Doucey

Pierre Kobel – Françoise Siri – Stéphane Bataillon
Nimrod – Murielle Szac – Michel Ménaché – René Dapestre

Partage des voix

Merlin Barthélémy – Guy Torrens – Jacques Lucchesi
Corinne Le Lepvrier – Téric Boucebcı – Joël-Claude Meffre
Olivier Domerg – Khalid El Morabethi – Laurent Grison
Henri-Louis Pallen – Odile Vecciani – Lionel Mazari

Voix d'ailleurs Jan Cimický (Tchéquie)

Sporades

Dionysios Dervis-Bournias – Jean-Philippe Domecq
Jean-Paul Bota – Alain Paire – Sanda Voica
Alexandre Prieux

Chronique de Jean Blot – Notes en archipel



Automne 2015

Bruno Doucey, poète invité

sance, entre humain et divin, mais d'ouvrir les portes qui les séparent pour les réconcilier, tout comme il faut réconcilier classicisme et modernité, Virgile et T. S. Eliot, à qui elle se réfère dans le même entretien, car l'énigme de l'humaine condition est de tout temps et de tout lieu et l'âme n'a pas de tanière. La belle traduction d'Angèle Paoli est tout près du texte, dont elle respecte chaque mot, dont elle fait entendre la voix singulière, nous restituant fidèlement son mystère et sa beauté. Un grand remerciement aux éditions en ligne « Recours au poème » qui savent donner toute leur place aux poètes d'ailleurs. **Joëlle Gardes**

Roselyne Sibille, *Ombre monde*, Editions Maires, coll. « Clotho ».

Peut-on écrire sur autre chose que l'amour, le temps et la mort ? La mort est-elle toujours l'aboutissement des deux autres ? Le père de la poète Roselyne Sibille, auteure du recueil *Ombre monde*, s'est éteint. Elle l'a accompagné durant les mois pénibles du délitement de son corps, et elle nous laisse entrevoir dans des poèmes concis et denses la réalité quotidienne de l'affaiblissement de cet homme aimé. Il a été un « Homme-arbre », pas un arbre d'une essence d'ombre, non, mais un homme-phare qui a défié l'Ombre et projeté ses ombres sur le monde : celle, protectrice et bienfaitante, de père, mais aussi celle de son déclin, même s'il s'est peu à peu effacé... non pas dans l'ombre mais dans la lumière que sa présence aimante a laissée : « un grand oiseau blanc », envolé. Tout comme *L'Appel muet* (éditions La Porte, 2012), qui s'interrogeait sur la possibilité d'écrire sur et après les ravages de la perte – aux fruits d'absence, blancs, noirs, sans mots –, *Ombre monde* est un livre qui scrute également l'aphasie, la profondeur de l'océan sans berges des mots perdus, bouteilles à la mer à jamais hors de portée. « Les mots/ noyés dans le plomb/ fracassés/ s'agrippent/ cherchent pays », « il est tombé dans la gorge où disparaissent les mots », « le mystère vibrant au liseré des lèvres », « les mots évaporés », « chaos de sens ». De la bouche du malade ne sort plus qu'un souffle nu (tênu, inconnu, dénué de paroles) : « vertige noir », « vertige nu », « seul le regard maintient le lien ». « Il essaie/ mots réticents/ fracturés/ interlocutés » ; alors qu'en face, obstinément, la poète écoute « la parole de la main », tâtonne, « tombe où il trébuche », regarde, cherche. Et comme dans *L'Appel muet*, l'écriture, « dans les interstices/ du silence », est le dernier recours, la dernière parcelle recélant l'humanité, sa flamme inextinguible. « Je t'écris de l'autre côté de l'ombre/ Je t'écris pour ne pas dis-

paraître/ pour que les mots me révèlent/ pour que tu entendes plus que le vide », insiste Roselyne Sibille. Le poète argentin Roberto Juarroz, qui, lui aussi, lisait le silence qui reste entre les mots (« El silencio que queda entre dos palabras »), et que Roselyne Sibille convoque à la fois en exergue et en clôture du recueil, l'accompagne de sa poésie verticale – cartographie de la lumière pour une poète qui ressent le besoin de « deux Nord pour sa boussole » – sur ce chemin escarpé de nuit et de tristesse où règnent serpents, « corbeaux aux yeux glacés », chevaux fous, « loups et chiens stridents », cormorans qui dépècent la voix égarée du père. Roselyne Sibille est autant que son aîné Juarroz une poète de l'instant, de la cristallisation verbale du moment et de son prolongement indéfini, pour contredire le temps. Resserrée jusqu'à l'os, sa parole est contenue, dans l'ascèse d'une poésie tendre et lucide, grave et diaphane, qui compose avec ce qui reste de lumière sur le versant ombragé de la montagne à gravir, versant qui serait invisible sans la lumière de la mémoire qui l'éclaire. La poète habite à présent deux ombres dont elle « cherche le nom ». Malgré l'irrévocable, il subsiste dans sa poésie le désir de transformer ce qui intercepte la lumière en lumière, car comment vivre sans. « On appelle lumière/ chaque frémissement » : aussi mince soit-il, l'espoir luit jusqu'au bout, alors même que les feuilles sont tombées dans le silence, les oiseaux dans l'invisible, et les lueurs dans l'obscurité. « Il me faudra écrire » : cette certitude donne à la poète la force de faire sursauter l'ombre. Alors que celle, mortifère, agrippe son père et que sur sa tête « la lune/ frappe », elle la « dévisse et la met dans sa poche », pour s'armer contre le chant ténébreux qui enfle, les menaçant elle et lui. Elle trace au sol, autour de son corps, un cercle lumineux protecteur, dans lequel elle saute et tourne, en réponse à l'immobilité qui enserre le corps de son père. « Je prends la phrase sur un bâton/ la regarde se tordre/ et noire s'enrouler/ Je la jette au loin/ et nous partons marcher vers les étoiles/ ma petite main dans la sienne » : la force irradie du lien essentiel entre l'enfant et le parent, elle procure paix et joie intérieure bienfaisante. « Je frissonne et je cherche la main d'un enfant » : le monde de lumière qu'est l'enfant ne naît-il pas au cœur de l'ombre du ventre de sa mère ? Ainsi l'ombre n'est pas tout à fait sombre, l'être aimé n'est pas tout à fait absent, la mort ne sépare pas, et c'est sur des mots sereins que se referme *Ombre monde*, émouvant et puissant (p)acte d'amour : « Les étoiles pétillaient/ c'était une belle nuit pour mourir ». Sabine Huynh